

LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU

RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Georges AUBERT

DIRECTEUR

ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez M. SABLÉ, 3, rue Palais-Grillet, au 1^{er}

LYON

ABONNEMENTS

Lyon (un an) 10 fr. | Départements (un an) 12 fr.

On reçoit les abonnements de Trois et Six mois

BOÎTE AUX LETTRES : 2, rue d'Amboise, 2, DANS L'ALLÉE

VENTE EN GROS

Chez M. EVRARD

LYON — 17, Rue des Archers, 17 — LYON

LE MONT-DE-PIÉTÉ

CHRONIQUE LYONNAISE

Enfin! les marronniers de Bellecour ont revêtu leur toilette de printemps; bientôt, toutes longues, les feuilles vertes vont couvrir la terre de leur ombre bienfaisante; la grande place est assagée et animée de nouveau par des groupes intéressants.

Dans cette bonne ville de Lyon, où l'horizon est fermé à l'amateur de pittoresque, où l'inspiration semble se dérober à plaisir à la requête du chercheur d'idées, ce coin est cher au rêveur, et j'avoue pour ma part y avoir passé de beaux moments à toute heure du jour et de la nuit.

En attendant que maître Luigini organise ses concerts, la grande attraction des Lyonnais pendant les soirées d'été, les promeneurs ne manquent pas, et c'est plaisir d'y faire son tour l'après-midi en jetant un coup d'œil à droite et à gauche sur les fleurs étalées par les bouquetiers et sur ces jolies têtes blondes et brunes qui sont là sous l'œil de maman, manœuvrant l'aiguille à tricoter, en attendant l'arrivée de Pénélope. Ah! si l'on pouvait lire ce qui se passe dans ces cerveaux et connaître les impressions qui font parfois lever ces grands yeux, quel livre attachant l'on pourrait écrire!

« Qui m'aimera? qui aimerai-je? »

Voilà tout ce que devine l'observateur qui cherche à lire dans le regard. Puis, les têtes retombent rêveuses sur la broderie.

Quant à ce que se racontent les jeunes gens qui les admirent en passant : Jeunes filles, Dieu vous préserve de ne jamais l'entendre! car il s'en dit de *cruelles*, pour me servir de l'expression. Écoutez plutôt les moineaux piaillant dans les branches, ou le gentil verbiage des *babys* qui remuent la terre de leurs pellettes, bâtissent des fours où ils font cuire des cailloux, et ébauchent, peut-être, des idylles dont ils se souviendront plus tard.

Pendant ce temps-là, les affaires traversent la place d'un pas rapide; c'est un employé en course qui vient prendre une bouffée d'air et purger ses poumons de l'atmosphère empestée des bureaux, ou un courtier qui court à une affaire où il espère empêcher une forte commission.

Mais, de tout cela, ce qui m'intéresse, ce sont les nourrices! Parlez-moi surtout des nourrices aux bonnets enrubannés, aux longs manteaux, à la poitrine dehors pour la plus grande joie des bébés qui, le nez au doux, coulent sans s'en douter les plus beaux jours de leur vie.

Je ne sais pourquoi on accorde si volontiers la nourrice en monopole au troupier, il semble que lui seul, le porteur de pantalon rouge, ait le droit d'admirer ce tableau : un des plus intéressants, étant le plus simple et le plus naturel.

Pour mon compte, j'éprouve un certain plaisir à les contempler, ces groupes nourriciers; le spectacle a bien son charme, et renferme tout comme un autre son point philosophique.

Quoi! ces belles et plantureuses nounous, aux carnations solides, aux flancs vastes et féconds comme les champs qui les ont vu naître, aux poitrines saines donnant la vie, la force à ces chers petits êtres, venus en ce monde portés par les bras affaiblis de l'anémie — cette pâle fille des villes, comme l'a nommée Victor Hugo — et de par la faute de papa, le prodigue, qui a jeté aux quatre vents du plaisir les belles fleurs aux vives couleurs de sa jeunesse.

La jeune mère est dans l'impossibilité d'accorder au nouveau-né la manne que réclament ses jeunes ans; il faut s'adresser à ces fortes filles de campagne, qui ont sucé, avec le grand air et le pain noir, la vigueur qu'elles donneront aux fils anémiés de la bourgeoisie.

Avez-vous parfois examiné le *gone* assis sur les genoux de sa nourrice, remuant ses petites *piotes* et fourrageant les belles mamelles roses de son museau? il a de ces petits à-coups fort drôles, pendant qu'il les presse de ses petits doigts. Ah! le proverbe est éternellement vrai : « Aux innocents les mains pleines. »

Aussi, je n'explique pas les dédaigneux, de la *nounou*, et j'en veux à ceux qui les

livrent pieds et poings liés aux petits fantasmes de l'armée française. J'estime que le tableau vaut bien le pinceau, ou tout au moins l'attention de l'artiste.

Tous nous avons passé par là, comme l'on dit parfois. Une de mes vieilles connaissances m'a raconté que j'avais tété jusqu'à quatre ans, que même je portais la chaise!... C'est peut-être de cette longue pratique de la chose que me vient mon estime pour les nourrices. Il y a aussi une autre raison, que vous me pardonnerez de vous donner ici; mais je ne puis résister au récit, je le dois d'ailleurs en expiation du forfait.

Le voici dans toute sa simplicité :

Donc, un jour que ma très chère mère et nourrice m'avait laissé aux mains d'une jeune bonne sans expérience, il me prit une de ces crises de pleurs terribles, comme seuls les enfants qui menacent de mal tourner un jour en peuvent avoir. La pauvre fille, désespérée par ces cris, ne sachant à quel saint se vouer, appela à son secours une vieille voisine, qui s'y connaissait en enfants; elle avait, dans son jeune temps, allaité toute une génération à la grande ville.

Devant ce chagrin persistant, la vieille n'eut qu'une idée : Comme la mère de Néron devant son fils assassin, elle ouvrit sa poitrine, me livra un sein ridé, sec et parcheminé, à peu près de la couleur d'un paquet de tabac de 50 centimes. Je le saisis les yeux fermés; mais ce fut en vain que je pressais de mes dix petits doigts le vieux mamelon crevassé; toute source était depuis longtemps tarie. Désappointé, ne sentant rien venir, je serais vigoureusement les mâchoires comme un jeune lionceau affamé aurait mordu dans un bifteack; la pauvre femme poussa un cri terrible et tomba à la renverse!...

Elle n'en mourut pas cependant, et vécut même encore fort longtemps.

Le curé de mon village, qui lui donna la sainte onction à ses derniers moments, m'a assuré que le bout ne s'est jamais bien recollé.

Voilà la raison de plus pour laquelle j'aime la corporation des nourrices, en dédommagement de l'une d'elles que j'ai bien fait souffrir.

Puisque nous sommes à Bellecour, il est impossible de se retirer sans remarquer la grande enseigne qui orne la devanture de ce qui était, il y a peu de jours encore, le café du Rhône.

On y lit ces mots : changement de propriété.

Tous, lecteurs et lectrices, de ce journal d'amuseurs, vous connaissez le café du Rhône; toute présentation est donc inutile. Mais ce coin disparu vaut les honneurs de la chronique, car il a eu de son vivant une réputation — chez les femmes du monde du moins, — que je qualifierai de ridicule tant elle était erronée.

Eh bien! sans dire qu'elles se signaient en le regardant, ces usages idiots étant en pleine décadence, il faut avouer que plus d'une d'entre elles fut fort intriguée et eut donné beaucoup pour savoir ce qui se passait derrière les rideaux épais de la devanture. Il était cependant facile de s'en convaincre, le café du Rhône étant un lieu public ouvert à tout le monde; mais allons donc, entrer là c'eût été engager un pied dans l'enfer!...

Quelle blague, mes aïeux. Or, un jour, un soir plutôt, l'épouse d'un magistrat fort connu ici, que je ne nommerai naturellement pas, poussée par la curiosité, voulut voir *Rosalie*, et me pria de l'accompagner, toute autorisation donnée par le mari.

Au moment d'entrer, la très sage dame eut un mouvement de recul; je la raisonnai de mon mieux. Elle entra; comme tout le monde elle vit quoi? Une grande salle carrée avec des glaces, froide et simple, des tables de marbre autour desquelles étaient assis quelques messieurs à têtes grises, au comptoir madame Rosalie avec sa classique chevelure poudrée, correcte comme un académicien en réception; à la table du coin se trouvaient trois hautes dames, la fine fleur de l'horizontalisme. Eh quoi, n'avaient-elles point le droit de se réunir là en comité et entre amies, d'y faire tranquillement leur partie d'écarté en taillant une bavette? Quant

à la question des enjeux formidables déposés sur le tapis, légende comme tout le reste.

Le successeur de madame Rosalie réunirait-il les éléments de la clientèle précédente? C'est ce qui ne m'importe guère et ce que vous diront, avec leur compétence habituelle les chroniqueurs du *Lyon s'amuse*.

La question des théâtres est résolue au moyen d'une habile combinaison qui est, paraît-il, un remède à tous les maux. Tout sera donc pour le mieux dans la meilleure des directions.

Les membres du *triumvirat* sont avantageusement connus et ont toute la confiance du public.

Je me retire sans faire une oraison funèbre sur celle qui fut Marie Heilbron. Musset a raison :

..... Il est trop tard pour parler d'elle.

Quelques journalistes parisiens, très autorisés, ont apprécié très sévèrement la conduite de Marie Heilbron vis-à-vis de son mari. Quoi qu'il en soit, je crois profondément qu'un cerceuil veut des fleurs, surtout le cerceuil d'une jolie femme qui a passionné la foule et occupé une si belle place dans l'art lyrique. Je voudrais seulement que l'histoire de son mariage malheureux fût, avec celui de tant d'autres du même genre, un exemple donné à ces gentilshommes qui poussent le chevaleresque jusqu'à épouser des actrices. Qu'ils aient donc une bonne fois que ces femmes ne sont point faites pour un seul homme, et que toujours Athènes se grise chez Aspasia!

J. GROBON.

LE MONT-DE-PIÉTÉ

Que de souvenirs il évoque ce mot! Le Mont-de-Piété. C'est la poésie sombre et terrible de la misère; tout le monde à peu près le connaît, car il est bien peu de personnes, même parmi celles qui sont en apparence le plus fortunées, qui n'aient eu, peu ou prou, affaire à ce banquier, ou plutôt à cet usurier du pauvre.

Je dis usurier, car le Mont-de-Piété remplit largement les deux conditions qui caractérisent l'usure. Ses intérêts (onze à douze pour cent) dépassent le taux légal. Comme on le sait, il ne prête guère que les deux tiers de la valeur du nantissement. Dans certains cas, il prête même beaucoup moins.

Sur une montre, par exemple, fût-elle un chef-d'œuvre de Bréguet, l'estimateur ne considère que la valeur de l'or. La plus belle aiguillère de Benvenuto Cellini, le bronze le plus vivant de Barye ne seront estimés qu'au poids du métal. Voulez-vous mieux? Portez au Mont-de-Piété une pièce de 20 francs toute neuve, au millésime de 1886 si vous en trouvez, on vous prêterait dessus 13 francs.

On le dit autorisé à cette usure, ses bénéfices étant destinés à de bonnes œuvres, aux hôpitaux. Ce qu'on ne dit pas, c'est que cette différence, entre la valeur de l'objet et la somme prêtée, engendre une exploitation honteuse quand a lieu la vente des objets.

Tous ceux qui ont mis le pied dans une salle de vente du Mont-de-Piété savent combien il est difficile de prendre part aux enchères. La table est gardée par une « bande noire » d'individus, toujours les mêmes, associés pour écarter tout acheteur sérieux. Ce sont eux qui font eux-mêmes les taux, le crieur les connaît et les laisse faire. Le commissaire-priseur, qui, de son côté, est généralement d'accord et a des intérêts avec ladite bande, ne s'occupe que d'une chose : arriver au total des débours qu'a faits le Mont-de-Piété. Après cela, tant pis!

ou du moins tant mieux! Si l'emprunteur n'a pas de boni, ces *messieurs* de la bande noire, le commissaire-priseur et le crieur compris, en auront un peu plus.

Nos législateurs feraient bien de jeter les yeux du côté du Mont-de-Piété. C'est une question qui en vaut une autre, elle intéresse tant de malheureux.

J'avais vingt ans quand je fis la connaissance du Mont-de-Piété. Jusqu'alors il m'avait paru si terrible. De beaux yeux bleus brillaient dans ma chambrette. Je les avais rencontrés le soir, dans la rue; ils étaient noyés de larmes, un gros chagrin d'enfant, et je les avais retrouvés pleins de paillettes d'or, se voilant de leurs longs cils qui donnaient à la flamme du désir un air de candeur, le matin, sur mon oreiller. Ils me disaient de si belles choses; pour eux, je fis des folies; les folies de la vingtième année. Mes parents se fâchèrent. On me coupa les vivres. Et les yeux bleus brillaient toujours. Un matin d'hiver, je m'en souvins encore, en voyant au dehors la neige qui tombait, elle me dit : « Que ce doit être bon d'avoir des fleurs. » Je songeais à mon épingle de cravate, un souvenir de famille. Je descendis quatre à quatre nos cinq étages, et je courus rue Ferrandière. On m'avança huit francs. Je revins tout content. Je n'avais plus mon épingle, mais mes grands yeux avaient leur bouquet.

C'en était fait. Je connaissais le chemin du Mont-de-Piété. Tout y passa. Quand je n'eus plus rien, les beaux yeux bleus s'éteignirent. Je pleurai beaucoup, car je les revis quelques jours après chez Matossi, dans un cabinet particulier, quelque chose comme une chambre qui appartiendrait à tout le monde, mais qui n'était pas la mienne.

Vous devez le connaître, joyeuses lectrices. Vos vies de bohème ne sont pas à l'abri des coups du sort. Les brillants gagnés avec un soupir et quelques baisers ne se gardent qu'avec peine, et si vous ignorez encore ce coin triste, cette place sombre où le soleil ne vient que timidement caresser les murs qui pleurent du soufre; si vous n'avez jamais gravi l'escalier large que couvre un ciel ouvert, et si vous n'êtes jamais entrées dans ces bureaux où les boiserie sévères ont la froide rigidité du malheur : c'est fatal, un jour ou l'autre, vous y viendrez. Vous êtes riches de par le caprice : le caprice vous ruinera. La haute fantaisie qui vous élève, vous abaissera. Jeune, vous en rirez, quand on a vingt ans, on rit de tout; mais, vieille, prenez garde, sur la peau ridée et sèche, les larmes sont brûlantes et cuisent autrement que sur les joues roses et satinées qui vous ont valu les bijoux que vous irez engager quand l'amour ne vaudra plus de vous.

Le Mont-de-Piété est le monopole exclusif des grandes villes. J'y suis allé, la semaine dernière, en observateur, cette fois; je voulais voir si rien n'avait changé depuis le temps où j'engageais mon dernier meuble.

Mais non; le banc du milieu est toujours à sa même place; quatre ou cinq personnes attendent leur tour. Elles ne causent point; chacune garde de son secret tout ce que sa détresse et sa misère ne livre pas. J'y vois une vieille qui tient des loques : un gros paquet qui rapportera peu; son petit-fils est bien malade, elle apporte le reste de son linge, cette pauvre grand-mère : les vieux ont des dévouements. A côté d'elle, s'assied

un ouvrier; il a battu les trottoirs pendant huit jours sans trouver du travail; il est allé de porte en porte, offrant ses mains, s'offrant tout entier à n'importe quelle besogne, à la plus rebatante, à la plus dure, à la plus mortelle; le chômage, le terrible chômage qui sonne le glas des mansardes, a fermé toutes les portes; aujourd'hui c'était sa dernière tentative : rien; il revient lentement, les mains vides, éreinté de misère. Et là-haut, tout en haut, à un cinquième, sa femme l'attend, il n'y a plus le sou à la maison, il vient engager son alliance. On lui donne trois francs. Il sort la bourse presque aussi plate et le cœur beaucoup plus gros.

Voici un commerçant. Trois faillites consécutives de ses gros clients lui ont fait perdre 50,000 francs en huit jours; le brave homme est ruiné ou peu s'en faut; les échéances du 15... approchent. Il faut sauver un nom honorable de la honte.

Il vient engager son argenterie, ses tableaux. Les traites seront payées; mais il ne dînera pas.

Cet autre, un Rapin, hier on a saisi son cheval, ses ébauches ses pinceaux. Il s'en moque, les huissiers n'ont pas mis de scellés sur le génie, ils n'ont pas saisi sa gaieté. C'est sa montre qu'il apporte. Elle était accrochée en face de son travail, elle faisait son tic tac régulier; elle se moquait de la montre, les petites aiguilles qui n'ont l'air de rien, étaient toutes deux sur le fatidique chiffre XII. Midi! Cela lui criait : il est midi. Cette montre était une ironie cruelle. Il vient la changer de *clou*. Cette montre était une gêne, une satire en 24 heures, il l'apporte au Mont-de-Piété. On n'a pas besoin de savoir qu'il est midi, quand on ne sais pas où dîner.

Pendant qu'un employé soupèse la montre du pauvre peintre, je jette un coup d'œil du côté des dégagements. Là, c'est moins triste. C'est la hausse dans la détresse. On a luté on a souffert. mais on a vaincu. On y vient moins sombre, et moins honteux. C'est un brave manœuvre, il est souriant. C'est aujourd'hui la fête de sa légitime. Il a économisé chaque quinzaine; il vient reprendre les boucles d'oreilles qu'elle a engagées un jour, pour ne pas le priver de souper.

Pendant qu'elle dormait, la nuit dernière, il a cherché la reconnaissance, il l'a trouvée. Sa femme croit qu'il ne s'est aperçu de rien et qu'il ignore le sacrifice qu'elle a fait. Il lui ménage une surprise. On sera heureux ce soir dans le grabat. Le peuple seul a de ces délicatesses.

Un bruit de voix, des éclats de rire. Qui peut rire ici? Je me retourne. Deux ou trois demi-mondaines font leur entrée bruyante. Y aurait-il disette de sots et la bêtise humaine serait-elle moins grande? Non je m'abuse, leurs robes à quarante francs le mètre qui froufroutent la mutine chanson des soies et des velours, sont là pour m'apprendre le contraire. Une pauvre ouvrière s'arrête surprise en les voyant passer. Elle hésite une seconde, puis, sans défaillance, elle tend sa robe qu'elle vient engager; elle a dû se dire : « Après tout, pauvreté n'est pas vice. » Logique irréfutable, mieux vaut engager ses hardes que vendre son corps. La séduction est la complice du chômage. Elles sont sublimes ces filles qui luttent contre le déshonneur. Celle que j'ai sous les yeux est belle, dix-huit ans au plus. Elle sait qu'elle a une richesse : sa beauté, elle pourrait l'offrir; elle la garde. Fille de joie, elle aurait les braves de la foule enthousiaste, elle serait enviée,

choyée, fêtée, acclamée; elle pourrait souper au Café-Neuf, quand elle meurt de faim chez elle; boire du champagne, quand elle n'a que de l'eau, et aller au bois traînée par deux chevaux, au lieu de venir rue Ferrandière.

Mais il faudrait se vendre, comme les prostituées dont on redit les fêtes; se vendre comme les actrices dont on lorgne les maillots. Il lui faudrait accepter le marché hideux, le trafic infâme: « Mets-toi toute nue et on t'habillera. »

Elle a rencontré dans la rue des vieux aux regards sadiques, aux lèvres pendantes et baveuses qui lui ont proposé — ce qui se propose d'habitude, et, hautaine, elle a refusé.

Jeune fille, je ne te connais pas, mais les larmes que je t'ai vu essuyer furtivement quand on te tendait l'argent de ta modeste robe d'indienne m'apprennent tes luttes et tes désespoirs.

Simplement honnête, brave, comme on l'est dans le peuple, sortie de la nuit des faubourgs, tu n'ignores pas que l'infamie se vend au poids de l'or, que le vice est d'un prix inestimable; tu sais qu'un beau corps de dix-huit ans est une fortune; que Lyon est un immense marché. Mais tu ne veux point te mêler à la horde innombrable des marchandes d'amour; tu passes dédaigneuse, plus hautaine, plus fière que ces reines du vice qui te toisaient en entrant. Tu veux vivre en travaillant. Je t'approuve, jeune fille, et devant ta vertu, respectueux, je me découvre.

Il ne me déplaît pas de les voir entrer dans le temple du prêt, ces reines du demi-monde. Leur présence dans ces bureaux est une nécessité sociale. Si leur bonheur était sans nuage, si leur vie était sans écueil, où serait la récompense des femmes de bien, qui ne connaissent ni l'intrigue, ni le scandale? Le Mont-de-Piété est la réponse que fait le destin à l'insolence des parvenues, reines d'un jour de par la fantaisie. Il est le commentaire brutal et ironique des cabinets mystérieux où l'amour fume des cigarettes et dégrafe des corsages lacés dans le dos.

Elle est longue la liste de toutes celles qui ont monté cet escalier: l'escalier de la chute. Elles sont nombreuses celles qui ont meurtri leurs petits pieds sur ces marches. Le Mont-de-Piété est le mont des Oliviers des prêtresses des amours faciles. Celles qui foulent la rue le front haut entrent à tête basse. C'est la morale d'une histoire immorale, quelque chose comme un conte de Boccace avec des annotations de Berquin.

Que d'études piquantes il y aurait à faire dans cette banque du pauvre. Comme je vais sortir, je vois une fillette qui s'avance vers un guichet. Elle a huit ans; c'est l'innocence en cheveux bouclés. Les joues pâles, les yeux plombés par le jeûne. Elle a quelque chose dans son tablier. Timidement elle s'approche et dépose sur la tablette une poupée, une grosse poupée habillée d'une main inhabile. L'employé, surpris, demande à la fillette qui la pousse à apporter son jouet. Elle répond en pleurant: Ma maman est malade; la maison est vide, il faut de la tisane; il faut du pain; les marchands

ne veulent plus faire crédit. Elle a pris sa poupée, sa seule amie; elle l'a embrassée bien fort, et, pendant que sa maman dormait, elle est partie: c'est tout. Un drame dans un front de huit ans. L'employé réfléchit un instant, puis, soudain, fouillant dans son gousset, pendant que deux grosses larmes perlent au bord de ses cils: Cinq francs sur la poupée, dit-il, d'une voix que l'émotion rend mal assurée. Et la fillette sort triomphante.

Je ne sais ce que cette brave enfant deviendra: l'aveur lui réserve peut-être encore bien des misères et des souffrances; mais je gage qu'elle ne sera jamais courtisane. Elle a trop de cœur.

PAUL DE CHANDIEU.

A CÉLINE MONTIER

Que j'aime voir, belle Céline,
Tes seins de neige, le matin,
Mal cachés sous la mousseline
D'un peignoir orné de satin.

Sur ta lèvre alors je butine
Un baiser; tu me dis: « Mutin! »
Et dans tes doux yeux, je devine,
Les desirs dont ton cœur est plein.

Alors, ô charmante déesse!
Plongé dans une douce ivresse,
Mes yeux contemplant ta beauté,

Mon regard cherche ton sourire,
Et je te vois, dans mon délire,
Charmante de lasciveté.

ASMODEE.

LA MORT DES BALS

Hélas! cette fois, ils s'en sont allés ces chers bals; le sommeil leur soit léger et le réveil propice; car ils se réveilleront comme le Phénix, renaissant plus beaux encore sortant de leur poussière. L'année prochaine nous saluerons leur retour avec l'enthousiasme inspiré par leur souvenir.

Avant d'enterrer complètement ce dernier bal masqué, j'adresserai bien un petit reproche — oh mais pas sanglant du tout — mais un reproche bien mérité, à l'adresse de nos gentlemen représentant le bon ton, les belles manières; pour ce qui est des belles manières, c'est sur ce point surtout que portent mes griefs.

Comment, Messieurs de la *lagentry*, s'il se trouve une jolie femme dans la salle, jolie comme... allons, j'allais commettre un péché d'orgueil, bien mal placé, car il est fort peu séant à la plus belle d'entre nous de se montrer fière des dons que lui a donnés la nature; mais allez donc faire entrer cette idée dans la tête d'une femme, et dites-lui de passer indifférente devant une rangée d'admirateurs, quand les têtes s'inclinent en signe d'hommage; mais quoi, je divague, ou plutôt je me souviens trop... Revenons à mes moutons ou mon reproche. Je disais donc, Messieurs, quand par hasard vous distinguez une femme que vous croyez belle, cette femme est à plaindre, car, semblables à des loups affamés, vous vous jetez sur la pauvre brebis, qui a toutes les peines du monde à échapper à vos étreintes que l'excitation rend parfois brutales; c'est ainsi que j'en ai encore les épaules presque meurtries, mais chut, laissons de côté les ressentiments personnels. Néanmoins, j'ai la douleur de croire que notre chère galanterie française est morte, tuée par ce chancere moderne, l'attachement. Ah! vous en êtes pour le palpeur, pardonnez-moi ce mot; j'allais le remplacer par un autre beaucoup plus cra, mais assurément mieux expressif, et n'étant pas de celles qui dédaignent les mots vrais, à condition qu'ils soient bien dits, je vous avoue que je regrette la substitution.

Me direz-vous pourquoi vous avez oublié ces belles manières dont nos pères étaient si fiers? Peut-être, me répondrez-vous, nous ne les avons jamais connues, ou bien, guindés dans nos salons et tenus à des réserves quasi idiotes, nous nous rattrapons.

Ce ne saurait être une excuse, et combien je pré-

fère, combien nous préférons toutes, une invitation à la danse galamment formulée, à cette prise de possession forcée; et puis si quelqu'un d'entre nous est sous la protection visible d'un seigneur et maître, il serait poli d'obtenir de lui une simple autorisation, comme cela doit se passer entre gens bien élevés. Cette démarche n'a rien d'offensant, et nous éviterait parfois de bien mauvais moments et des *bleus* de moins tachant odieusement nos bras blancs.

Si j'ai pris en commençant la médaille au revers, je suis heureuse, maintenant, de la regarder du beau côté, et j'exprime ici ma joie en toute franchise, joie causée par le spectacle réjouissant de quelques jolies toilettes.

Eh! oui, ma foi, c'est un charme de se trouver en belle compagnie, et j'imagine que si mon astre en naissant m'eût fait joli garçon, j'eus donné beaucoup pour que ma maîtresse fût parée comme une reine, ou simplement comme une fleur, mais toujours fraîche.

D'où me vient est-ce au chiffon? Je l'ignore. Je vous avouerai que toute petite j'étais ainsi faite, et qu'un peu plus tard, celui qui me marcha sur le cœur, avait à mon cou attaché un ruban aux couleurs chatoyantes, et c'est en contemplant le ruban, avec la naïveté éblouie de mes quinze printemps, que s'envola l'oiseau que grand'mère avait tant recommandé à maman.

De ce jour-là j'ai gardé un amour passionné pour les belles toilettes; c'est pourquoi je vote des félicitations à Adèle Ténor, la délicate petite blonde à tête de page, qui portait samedi une toilette Chantilly du meilleur goût, décolletée à la Ninon, ainsi qu'à Anna Perrin, en toilette fantaisie, à damiers anglais.

Beaucoup d'autres encore paraissent l'assistance par des costumes de bon goût.

Amélie l'Italienne, toilette beige, avec crevés sur le corsage et jupe arc-en-ciel; Céline Chaillon, gracieuse comme une pervenche, ses lèvres ont le reflet carminé du plissé de son corsage; Marie des Chaises, en toilette de soirée surah rose, avec un rang de perles bordant les bords, en décolleté, très bien; Anna l'Alsacienne avait remis son beau costume de princesse orientale, qui a trouvé, comme par le passé, beaucoup d'admirateurs, velours grenat, étoilé de croissants d'or, grande trame également recouverte de croissants; Henriette Chaillon, toilette marron, capote parisienne recouverte de perles bronze; Jeanne Perrin, en crème et dentelles; Caro la Somptueuse, en grenadine à jour; Lucienne Genève, toilette satin grenat; Laurencia, en costume grenat, corsage garni d'un ruban perles assorties, col Marie-Antoinette, faisant ressortir à merveille son minois de fauvette effarouchée; Marie Bourgoïn, en velours gris fer; Fonfon, en costume gris; Lucy la Folle, en noir, toujours très gaie; Antoinette, en toilette sombre, perruque blonde, ou plutôt chevelure blonde; Marthe, en travesti noir; Le Poupard, avec son joli minois de camée antique, a toujours l'air fort bon garçon en toilette de ville, veste grise; Thérèse Milord, une camériste fort bien travestie en page Henri III; Jeanne F. en lingerie fantaisie; puis un grand nombre de travestis, de perruques brunes, de perruques blondes; deux jolies soubrettes, bonnets de dentelles, jupes courtes et corsages argentés, ont été très remarquées, ces costumes appartenant à deux dames de brasserie.

On a remarqué également une femme de haute taille, en justaucorps bleu pâle, portant corne d'or sur le front et masquée par une mantille espagnole. On assure qu'avant d'entrer chez elle il faut sonner à la porte, et qu'on ouvre un grand guichet, comme ceux au travers desquels les moines du moyen-âge regardaient les pèlerins en détresse qui venaient frapper à leur porte. Dame! que voulez-vous, on fait ce qu'on peut dans la vie de ce monde, et puis il faut bien qu'elles sortent un peu, car elles sont si longtemps fermées dans ces vilains couvents.

Si je ne me trompe, je crois avoir reconnu la charmante Clotilde, en jupe courte de satin noir, très soigneusement masquée. Clotilde n'a pu être trahie que par sa voix; mais elle parle si peu, que rien n'est moins sûr. « Allons, danse donc, va. »

Sur le tard sont arrivées, les deux perles des Folies-Bergère, Emma et Aimée, en rose mourant. Ah! les deux sœurs, quelle jolie paire! exclaima un de mes amis, qui ne rêve que sérail et harem, il est vrai qu'il arrive d'Orient, où le gouvernement l'avait envoyé en mission diplomatique.

Sur ce, mes petites dames, salut et bonjour pour vous, et à bientôt. Au pare de Bonnetter pour les courses dont on nous dit merveille; c'est là que je vous attends en toilette de printemps, puis aux Concerts-Bellecour, dont je perçois déjà les suaves échos.

Jevais de ce pas, sous les marronniers de la grande place, assister, selon le mot d'un poète, à une première au théâtre de la nature.

BLONDINETTE.

ÉCHOS DES QUAIS ET DES RUES

La première aux Célestins, de la *Fille du Tambour-major* avait attiré la fine fleur de l'horizontisme.

A 8 heures 1/2, des fauteuils aux troisièmes, toutes les places étaient envahies par une foule empressée.

Nos épinglées avaient pour ce jour-là revêtu de superbes toilettes.

Il est un peu tard pour vous les détailler. Je me réserve pour une autre fois.

X

La Société hippique du Rhône a dû bien augurer pour ses courses futures en voyant la foule qui s'était portée à celle de dimanche.

Nos élégantes et les bécarrés y étaient en grand nombre.

C'est un but agréable de promenade, en attendant le grand jour du lundi de Pâques.

X

Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve que sa couturière, Thérèse Milord, fut capable de porter costume avec tant de grâce.

Je parle de Marie Bourgoïn.

O stupéfaction profonde! Marie a reconnu Thérèse habillée en page Henri IV. Son costume faisait admirablement valoir la rondeur de ses formes séduisantes.

Marie les connaissait déjà, car dans l'intimité quel secret ne se révèle-t-on pas, surtout quand on est amie!

Eh bien, je vous le jure, Marie en est encore étonnée.

X

Où donc allait, dimanche, à cinq heures de l'après-midi, la superbe Ida Ténor, blottie dans un mylord, qui stationnait place de la République?

Ne serait-ce pas à Collonges que la belle enamourée allait promener les zigzagueries de son capricieuse amour?

Le vieux Rhin en a de la veine de roucouler à vos pieds, ô charmante Ida!

Au pied du mont Ida, entre mille roseaux
Le Rhin tranquille et fier...

X

L'ennui sème sur son front de sombres effets, sur sa lèvre un sourire forcé, et verse sous son œil une lueur non pas amoureuse.

Oui, Antonia Genève s'ennuie dans notre vieux Lugdunum. Aussi veut-elle prendre son vol vers d'autres cieux, pour s'amuser un peu plus.

Bon voyage, chère donzelle!

X

Le bal du Skating a été très animé; on y remarquait de fort jolies toilettes.

On a enterré gaiement le carnaval.

X

C'est la première du printemps
Au théâtre de la nature.

Et Jeanne Clair de Lune, cette brune enamourée, vient de louer à Collonges, pour assister à ce spectacle ravissant de verdure, de feuillage, de fleurs et de ciel bleu, une villa pleine d'enchantements. Elle y veut couler les heureux jours de la belle saison. Jeanne et Anna Perrin sont allées déjà plusieurs fois rendre visite à la délicieuse épinglée.

A peine la feuille étale au grand jour sa robe d'améthyste emprisonnée dans le tendre bourgeon, à peine l'oiseau roucoule sa première chanson, et déjà dans la villa de Jeanne ont éclaté des rires sonores et joyeux.

X

Anna l'Alsacienne est vive, trop vive même. Samedi, au Casino, je croyais avoir devant moi

Xantippe doublée de déesse Gaieté: ça jure, n'est-ce pas?

Eh bien, Anna, de sa main prompte quoique mignonne, a jeté son champ-mouss à la figure d'un gentleman, et puis le verre a suivi la blonde liqueur. Le gentleman était, je crois, Socrate incarné: il a ri, oui, il a ri! Quel philosophe!

Allons, Anna, soyez plus modérée; j'espère du moins que ces moments de délire sont courts, et que votre bon cœur sait réparer les fautes de la tête.

Anna, frappe, mais écoute.

X

Marie Gratton n'est pas allée sous le ciel méditerranéen respirer les molles senteurs de l'orange, ainsi que l'avait annoncé un de nos confrères marseillais.

Elle n'a pas déserté les rives du Rhône et de la Saône.

Cette charmante brune, qui semble avoir emprunté aux filles andalouses ses piquantes séductions, sort rarement. C'est ce qui avait pu faire croire à son départ.

X

Il a de folichonnes idées le Poupard! Les valseurs, sauteurs, etc., du bal de samedi en ont été témoins.

Le Poupard a tant et si bien fait que la foule des danseurs et danseuses s'est bousculée sur lui. C'était un bruit, un tumulte indescriptible.

Et tout cela, pourquoi? Parce qu'il a pris au Poupard une folle envie de rire et de s'esbaudir.

Ma foi, elle a fort bien réussi!

X

Marguerite la Pâle, à l'œil bleu et profond comme l'écume d'une mer azurée, aux traits finement ciselés par Amour, s'est fait faire une grande plaque en cuivre où son nom est gravé. Dimanche elle l'a placée sur la porte de ses magnifiques appartements.

Vrai, les hommes sont peu galants! Mais c'est en lettres d'or qu'il faudrait graver le nom d'une jolie femme!

X

Très-belle journée lundi dernier. Une brise tiède et douce soulevait les feuilles nées des marronniers de Bellecour.

Quelques jolies femmes, tout heureuses de prendre l'air, se prélassaient sous les ombrages de la grande place. Citons: Giria Nubienne, qui a fait une courte apparition. Emma, rêveuse comme Ophélie, glanant des fleurs des champs, toilette bleu gendarme, chapeau à plume bronze. Jeanne, en noir; Marie des chaises, descendue de voiture, en jolie toilette fantaisie, fort beau chapeau paille marron orné de nœuds rouge cerise. Laurencia, en compagnie de deux de nos plus aimables confrères, en cache-poussière noir; son fidèle Black ne l'a pas quittée d'un pas; Nana la belle blonde, en toilette bleu marine, chapeau paille noire, orné d'une vaste guirlande de roses roses, portant de jolies boucles turquoises et brillantes; oh! mais pas tout du tout. Jeanne B..., en noir, capote noire ornée roses-thé Zemma et Antoinette.

X

Madame Rosalie, ex-proprétaire du café du Rhône, voyage en ce moment en Italie, où elle admire les chefs-d'œuvre des diverses villes qui se trouvent sur son passage.

Le beau ciel de ces pays lui aidera à se remettre des fatigues que lui a occasionné la direction de son établissement. Ses habituées sont désespérées et attendent son retour avec impatience.

Feuilleton du LYON S'AMUSE

17

THALIE

Par PAUL DUMAS

Plus tard, quand Emile eut pris l'habitude de la débauche et quand son amour pour sa femme disparut, une insouciance profonde et égoïste s'établit en lui. Il accrut ses dépenses, ne compta plus. Et la brûlure aux doigts, qu'il eut d'abord après chaque louis écoulé, devint, peu à peu, une sensation voluptueuse de plus.

Alors il joua à la bourse, non point en désespéré, pour combler les trous immenses qu'il faisait, mais seulement pour le plaisir de manier de l'argent et de le gagner sans fatigue.

Secrètement il abandonna tous autres projets, et voulut faire de la spéculation un métier. En public, il sauvegarda pourtant son amour-propre, et parla toujours de son ancienne vocation de travail, comme si elle l'eût encore animé.

Il voyait Bonnet plus assidûment que jamais. Mais maintenant c'était lui qui s'efforçait de détourner le notaire de tout entretien sérieux. La chose était, du reste, toujours facile. Ils remplassaient de longues heures d'une conversation naïve et dévergondée.

Bonnet n'ignorait pas que Richard était marié. Mais ce dernier lui parla, plus d'une fois, de sa femme, en des termes tels que le compère se fit vite une opinion très arrêtée sur le compte de Juliette. Ce devait être quelque ancienne coureuse... Un coup de tête fou du jeune homme avait fait ce mariage. Et maintenant la femme revenait à son petit métier...

Et Bonnet avait parfois, à cette pensée qui lui ouvrait d'agréables horizons à son profit, et au nez d'Emile ébahi, de gros éclats de rire narquois.

Ce fut vers la fin de juin qu'enfin la réalité menaçante triompha. Un matin, pour la première fois, Emile fit le bilan de son avoir. Il avait successivement perdu, gagné et reperdu beaucoup, à la Bourse...

Maintenant il lui restait deux mille francs!... Ce fut alors qu'il comprit avec quelles tenailles puissantes, la vanité, le luxe et l'amour de l'argent l'avaient saisi et cramponné. Il prit, en face de ces chiffres, seuls témoins de son désastre, une fureur terrible centuplée par le sentiment qu'il avait de son impuissance à le réparer.

Deux mille francs! — Misère!... Sa rage s'épanchait en jurements sourds, en crachats violents sur le papier cruel, et, s'il les avait eus là, sous la main, ces deux mille francs, il les eût jetés dans le feu, devant tout le monde, pour nous montrer le cas qu'il en faisait, de cette épave!...

Et pourtant il n'était pas ruiné. La dot de Juliette était intacte. L'étude Bonnet était toujours à vendre. Il pouvait encore sauver son avenir, sauver sa femme...

Allons donc! Il eut, à cette lueur furtive d'espérance, un haussement d'épaules irrité. Le notariat? — Allons donc!...

Et, s'enfonçant de plus en plus dans les bas-fonds de son âme, il s'emporta furieusement contre tout son passé de sagesse...

Cet immeuble de Juliette, il l'avait jadis, comme un benêt, garanti contre lui-même. C'était lui, lui seul, qui l'avait voulu ainsi inaliénable... Triple idiot!... Ah! s'il pouvait le ravoir cet argent qu'il s'était dérobé, on verrait quels prodiges!...

Mais son désir de rapine se heurtait à sa propre prévoyance passée.

Et il s'injurait comme un être ignoble...

XI

Le 25 juin, Bonnet vint à Lyon, pour affaires. Il n'en fit aucune. Car Emile l'appréhenda, l'entraîna et le retint à dîner.

A table, le notaire envoya au diable les soucis, et, pour s'en plus vite débarrasser, pria Emile de serrer, dans son secrétaire, divers papiers importants.

— Je ne puis séjourner à Lyon qu'un seul jour, lui dit-il. Mais pardieu! puisque vous m'en priez si instamment, je consens à rester avec vous jusqu'à demain matin. J'accepte votre partie à Charbonnières. Vive la joie, mes enfants!... Bénis soient le grand papa Noël et le petit dieu Cupidon! A vous, Richard, je laisserai une procuration en règle et vous aurez l'obligance d'aller toucher, chez mon avoué, les soixante mille francs que je suis venu chercher moi-même. Vous verrez, vous lirez le dossier de cette affaire... Tenez, le voilà... Voilà la quittance toute prête... Mettez-moi ça en lieu sûr. Je compte sur vous, pour me régler cette affaire, dès demain. Mon client attend ses fonds. Le pauvre diable plaide depuis dix ans pour les recouvrer. Apportez-les-moi demain, n'est-ce pas? Demain au soir, sans faute... Et maintenant, mes amis, versez-moi à boire; j'étouffe!...

La présence de cet étrange notaire arracha, un instant, Juliette à sa mélancolie. Il lui sut la distraire. Il avait de franches façons, une gaîté véritable, un entrain égrillard et amusant. C'était un homme bedonnant, portant la moustache courte, en brosse, sur de grosses lèvres mouillées. La vue des femmes emplissait ses yeux abêtis. Richard et Bas. Il était là, à table, le serviteur menton, faisant un bruit du diable avec ses mâchoires, parlant, la bouche pleine, sur l'éternel sujet de ses gaudrioles.

Quand il fut repu, pendant le café, il devint tout à fait gracieux, s'adossa sur le canapé, près de Juliette, lui prit les mains, fit l'aimable

taquin et la regarda, dans les yeux, de son regard stupide de bête en rut. Juliette eut une envie folle de poulxer de rire au nez de ce galantin singulier. Il l'amusait infiniment avec ses prétentions à la don Juan auxquelles le seul aspect de sa lourde personne donnait un flagrant démenti.

A trois heures, tous les trois partirent pour Charbonnières, en voiture.

Charbonnières, charmant village enfoui dans un val plein de verdure, possède une source d'eau minérale, — une petite source bien insignifiante, bien humble, qui ne demandait qu'à couler librement par les bois. Mais le commerce la prise, la pauvrette, et, à la faveur du mauvais goût de son eau, a érigé Charbonnières en station thermique.

Un grand casino s'est élevé dans le ravin; il devient, en été, le rendez-vous favori des gens de plaisir et des joueurs.

Ce jour-là, la chaleur était pesante. Sur la grande route qui mène au vallon de Charbonnières, les touristes voyageurs restaient silencieux.

Emile fouillait le cheval, à tour de bras. Il allait jouer, là-bas, ses derniers louis. Pour la première fois, il toucherait aux cartes sérieusement. Le temps pressait! Il avait une fortune à refaire, — à rattraper tous les bonheurs qui lui échappaient!

Hop!... hop!...

Le fouet claquait et la course devenait vertigineuse.

Emile, stupide, les dents serrées, n'entendait plus rien, ne voyait plus rien. Sa femme, à côté de lui, suppliait:

— Pas si vite!... Pas si vite!... Qu'il était loin le temps où elle jouissait si fort de son vertige et voulait des courses toujours plus rapides!

Emile ne répondait pas. Et le cheval les emportait, dans un galop furieux, sur une descente effrayante.

Bonnet, derrière, s'alourdissait, digérant et suant sous le soleil, souhaitant un bœuf.

Juliette, lasse de supplier, avait fermé ses yeux terrifiés par la fuite des champs en sens inverse. Elle revenait obstinément au souvenir de l'unique amant entrevu. Par moments, à un cahot trop violent, à un jurement d'Emile, elle sortait de sa songerie et alors éprouvait une lassitude immense, comme au sortir d'un sommeil inquiet, sur un fauteuil, au chevet d'un malade. Elle se sentait brisée, avachie, lâche devant la besogne quotidienne qu'il lui fallait poursuivre sans répit.

Au Casino, Emile, tout de suite, quitta sa femme et Bonnet. Ils ne le revirent qu'un instant, le soir, à souper.

Sans plus tarder, Bonnet se mit en devoir de tromper son ami. Et, se plantant, les deux coudes sur une table, en face de Juliette:

— Que prenez-vous, mon petit ange?

— Rien, monsieur, je ne bois pas.

Elle répondit cela d'un air distrait et maussade.

Fignon passa, Céline aussi, Ciran, toute la bande.

On salua le monsieur inconnu, et Juliette fut immédiatement entourée. Les babilis, les froufrous, les compliments, ce nom de Thalie: Tiens! Thalie! Qu'a donc Thalie? Elle est toute triste, Thalie! — tout cela la tira, un instant, de sa torpeur...

Elle suivit la bande joyeuse, remorquant le gros Bonnet désespéré de s'arracher à ses bocks, pour courir après cette jeunesse, parmi les ronces des bois...

Eh bien! non, l'entraîn ne lui revint pas, à Thalie! Décidément, le ressort qui hier encore la faisait rire, — de ce rire radieux qui fit d'elle udoles célèbre, — était cassé.

(A suivre).

Allons, Boileau, je pense, aura raison :

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

×

Une vestale infidèle qui a semé les fleurs de son vingtième printemps dans la corbeille des amours roses, Jeanne Confort, n'a pas, cet hiver, paru dans nos bals et nos fêtes.

Amour l'aurait-il touchée

« Des flèches d'or de son carquois ? »

Laissons dormir le passé, songeons à l'avenir. Or l'avenir s'annonce riant pour Jeanne. Elle brille de nouveau parmi les étoiles galantes au firmament demi-mondain.

Figurez-vous que sa petite nièce l'appelle :

Tatan Cocotte !!!

Oh ! ces enfants terribles !!!

×

Est-il vrai que rue Jean-de-Tournes existe une maison où il se passe certaine chose, certain commerce que notre plume, à eau de rose, refuse de qualifier ?

Beaucoup de plaintes nous arrivent et dans la confusion des voix irritées, il nous semble comprendre que dans cette maison, des femmes sont attirées pour y être livrées. Nous souhaitons avoir mal compris ! Car c'est de tous les crimes le plus monstrueux, et avec Victor Hugo, nous crierons à celui qui aura vendu une femme :

Louel indigné refusera ta main !

×

Un de ces jours derniers, une charrette Anglaise conduite par un magnifique demi-sang, promenait dans Lyon, deux reines indolentes, je veux dire Marie des Chaises et Caro la Somptueuse.

Or le ciel se fondait en eau, et le pavé devenait glissant, et Marie des Chaises frissonnait d'un terreur enfantine, et donnait raison, mille fois raison, à Lafontaine qui nous conseille à tous d'attendre la fortune dans notre lit (je devrais être riche, cela soit dit en passant).

Mais le cheval avait des jarrets de fer, de sorte que sans accident, sans incident, Marie et Caro après une courte station à la Perle, sont rentrées, à bon port.

×

Nous voudrions bien savoir pourquoi, jeudi dernier, à la Flamandé, un pleur scintillait en perle humide au coin de l'œil fripon de la gente Théo, pendant que la gaie lurette Fifine carressait un magnifique lapin, bon poil.

Pauvre Théo ! Il y a cependant longtemps que je crie à tous les hommes :

Oh ! ne frappez jamais une femme, pas même avec une fleur ! On ne m'a pas écouté, n'est-ce pas Théo ? et la dure fleur avait fort bien cinq pétales !

Quant au lapin, je renonce à l'expliquer : il en faudrait faire l'autopsie, et vrai ça me répugne, n'est-ce pas Fifine.

×

Un fleur de plus, à ajouter à la pelouse émailée du jardin de Vénus.

La gentille et mignonne Brune, Marguerite Bonfond a fait son premier pas dans la vie turbulente du demi-monde.

Un essaim de jeunes lycéens papillonnent, brûlants adorateurs, autour de Marguerite.

Elle n'a vu neiger que seize fois les pommiers en avril. Puisse-t-elle tenir tout ce que sa beauté, presque divine, semble promettre, et devenir la Marguerite des Marguerites : c'est notre souhait de bienvenue.

×

Emma Bella, dont les formes superbes semblent nous venir d'outre-Rhin, doit avoir du feu dans les veines.

Non, jamais je n'ai vu dans aucun bal de chahuteuse plus folichonne, plus extravagante que la folle Emma.

Elle fatigue tous les danseurs.

Honneur à sa gaité bruyante, à sa gaité franche, à son rire dont les éclats sont bien faits pour réveiller tous les échos de nos sens endormis.

×

Lina la blonde, Lina aux yeux bleus, dont la mignonne main sert avec tant de grâce, brasserie Ladet, la bière aux rellets d'or, demande partout si on ne l'a pas vu. — Qui donc ?

Son cher Adonis, son nabab généreux, qui jadis lui rendait la vie si facile, si joyeuse.

Au couchant, à l'aurore, partout, sa voix plaintive le réclame.

Mais elle entend, moqueur comme des voix de filles, l'écho seul répondre à sa voix.

×

Samedi dernier, le Skating-Bal était le rendez-vous de nos vierges folles.

Parmi celles-ci, nous remarquons Blanche la Parisienne en noir, voilette blanche, la jeune Marguerite B..., jupe claire, corsage velours frappé ; Marie-Louise, toilette gris bleu, corsage velours grenat, chapeau très bon goût ; Cécile Châtelain, en noir ; Augustine, en noir également (elle garde toujours son manteau velours frappé) ; Marguerite de l'Est, ravissante dans sa toilette marron.

Le bal a présenté une grande animation. M. Vaubertrand ne ménage rien pour satisfaire les bataillons épais de ses danseurs.

×

Il y a deux ans qu'elle a débuté ; elle est devenue patineuse émérite. Qui donc ? Marie-Louise.

Nous l'avons aperçue jeudi au Skating-Rinck ;

elle portait une charmante toilette beige, avec chapeau assorti.

A tous elle narre qu'elle a de somptueux appartements, des meubles de prix, une salle à manger, une chambre à coucher et un salon splendides. Tout serait merveilleux.

Mais hélas, il y a la tante, une vraie tante, et non pas celle qui nous est connue à tous, le Mont-de-Piété ! Or, sa tante l'oblige d'habiter chez elle ; Marie met ce mauvais procédé sur le compte de son nabab : Je n'y comprends goutte, moi qui tous les jours au Skating vois folâtrer cette gente blonde, à la figure un peu large, éclairée par de jolis yeux bleus. Mais on m'assure qu'elle n'a pas épousé la Modestie.

Est-ce vrai ?

×

M. Dufour et le Grand-Théâtre de Marseille.

On annonce de Marseille que M. Dufour a retiré sa candidature à la direction du Grand-Théâtre de cette ville. M. Dufour a trouvé la subvention accordée par la Municipalité marseillaise complètement insuffisante.

×

Notre correspondant de Marseille nous annonce que Thérèse, la célèbre diva, serait engagée pour quelques représentations au Palais-de-Cristal.

Décidément, ces Marseillais sont des veinards.

Aurons-nous aussi la bonne fortune d'entendre Thérèse à Lyon ?

×

La représentation donnée au Grand-Théâtre, au bénéfice des Fourneaux de la presse, a obtenu un très brillant succès. Près de huit mille francs ont été encaissés au profit des pauvres.

Le véritable attrait de cette soirée était d'entendre M^{me} Mauvernay dans le quatrième acte de la Favorite. La cantatrice a réussi au delà des espérances, et ne doit point regretter son retour à Lyon.

×

Hier, un mariage avait lieu dans une église des plus aristocratiques de notre ville ; quand — ô surprise — au moment où le cortège quittait le saint lieu, une demi-mondaine, que nous ne voulons pas nommer, son protecteur étant trop connu, se précipita sur un des garçons d'honneur son amant qu'elle prenait pour le futur et qu'elle s'est mise en devoir d'abimer *unguibus et rostro*.

L'infortuné garçon d'honneur n'a eu qu'un parti à prendre pour éviter le scandale, s'enfuir par une porte dérobée.

Le plus drôle de l'affaire c'est que les invités n'ont rien compris à cette aventure.

NOUVELLES A LA MAIN

Un paysan se rendait, pour la première fois, dans notre ville.

Il prend place à une table de restaurant et le garçon lui débite la kyrielle d'usage :

— Melon, andouille, porc frais, tête de veau...

— Ah ! ça, triple insolent, s'écrie le brave campagnard, est-ce que vous croyez que je suis venu ici pour me faire insulter ?

×

Un loustic à un de ses amis, de son air le plus digne :

— Si mon patron ne retire pas ce qu'il m'a dit ce matin, je quitte sa maison.

— Qu'est-ce qu'il t'a donc dit ?

— Il m'a dit que je pouvais chercher une autre place.

×

Chez une cocotte.

— Mariette, faites entrer le pédicure !

— Il vient de partir, Madame, après avoir attendu une heure et demie ; il a dit comme ça, qu'il ne voulait pas faire le pied de grue...

— L'insolent !

×

Un cocher de fiacre aidait un homme fort gros à se placer dans sa voiture.

Cet homme fit, en montant, un pet énorme, le cocher stupéfait lui dit : « Si vous en faites encore six de la même force, je vous mène pour rien » ! Il les fit aussitôt. Le cocher tint parole et le mena pour rien.

Etant descendu, le gros homme dit au cocher : « Tu m'as l'air d'un bon diable, tiens, en voici encore deux pour ton pourboire. »

Nigri.

Société hippique du Rhône, parc de Bonnetville, journée du 26 avril. — Les organisateurs de cette fête peuvent déjà s'applaudir de leur initiative. Les engagements sont très nombreux ; la course au trot, par exemple, compte déjà plus de trente engagements de chevaux des meilleures écuries.

D'autre part, on nous dit que nos grandes couturières lyonnaises ont déjà combiné de splendides toilettes destinées à rehausser l'éclat de cette première réunion.

Revue des Cirques et Concerts

THÉÂTRE-BELLECOUR

Les concerts russes ont eu un plein succès. Acclamés dès leur premier séjour à Lyon, les artistes russes ont reçu de nouveau une preuve de leur valeur.

Le Chant épique, la Chanson du Volga, l'Air des Charpentiers sont les chants qui ont été les plus applaudis.

Les admirateurs de fées attendent avec impatience le Petit Poucet.

CASINO DES ARTS

Le succès du jour au Casino est la Chanteuse masquée, dont la voix de contralto est excessivement bien conduite. Les applaudissements ne se font pas attendre. Le Théâtre des Nains vivants, présentés par M. Mallval, excite une grande hilarité. La Chanson de Fortunio, que l'on joue alternativement avec l'opérette précédente, est toujours très goûtée.

M^{lle} Lucy André, chanteuse de genre, a fait ses débuts cette semaine. Cette gracieuse artiste s'est attiré, dès les premières représentations, les sympathies du public.

M. Léo, le ventriloque connu, va de nouveau étonner la galerie.

SCALA-BOUFFES

L'affiche de ce concert donne chaque soir quelque chose de varié ; on ne s'ennuie pas, car M^{lle} Zélie Weil et M. Debailleul se chargent d'égayer le public. Le Peage est redemandé. Le Mariage aux lanternes, l'Amour, qu'est-ce que c'est ça, etc., sont toujours suivis avec attention.

M^{lle} Marthy, la chanteuse tyrolienne, fait ses débuts ces jours derniers, nous en reparlerons. M^{lle} Pazzotti, chanteuse légère, vient de contracter un engagement avec la Scala. Elle augmentera le nombre de cette gracieuse troupe, composée de M^{lle} Aufray, M^{lle} Descamp, Daniel, Bellina.

Mercredi on a représenté, pour la première fois, le Rendez-vous bourgeois, farce bien menée qui, certainement tiendra pendant quelque temps l'affiche.

FOLIES-BERGÈRE

Le carnaval est cependant déjà assés, et, néanmoins, on patine et on danse avec ferveur aux Folies-Bergère. De jolis costumes, tout couverts de cliquant tourbillonnent sur le rink, jetant de tous côtés des scintillements éclatants. On s'amuse franchement : la correction du maintien, les airs gracieux sont laissés au vestiaire, pour céder la place à un laisser-aller qui convient à ce genre d'amusement.

Théâtre-Guignol (rue Port-du-Temple). — Spectacles variés, terminés par la parodie de Faust.

MONTALB.

SAINT-ÉTIENNE

VI EDEN-CONCERT

Au moment où paraîtra notre chronique, M^{me} Cotlette, Aimée, Sainquin et Gerdaly nous auront dit adieu. Ces quatre charmantes artistes ont su, pendant tout le temps de leur séjour à Saint-Etienne, attirer la sympathie du public ; c'est donc avec un certain regret que nous les voyons nous quitter. Puissent nos vœux de succès les accompagner ; nous ne leur disons pas adieu, mais au revoir.

M. Edgard Favart nous quitte également, la direction perd en lui un excellent artiste ; adieu également des frères Léony, gymnastes. Continuel succès de M^{lle} Patachon, Chemin et Delacroix.

Contrairement à ce que nous annonçons, on ne jouera pas la Cirque Ponger's, M. Provost ayant manqué à son engagement, de ce chef, M. Bonnard essuie certaines pertes. Les costumes étaient arrivés, les décors aussi, on n'attendait plus que Provost, qui a trouvé bon, paraît-il, de se moquer de son directeur, c'est un acte qui pourrait peut-être lui coûter cher. En attendant, tous les frais que le directeur avait faits sont nuls, et les Stéphanois n'auront pas le plaisir de voir jouer cette bouffonnerie.

Le 1^{er} avril, de nombreux débuts doivent avoir lieu, ils ne nous sont pas encore tous connus ; nous pouvons toujours annoncer la rentrée de M^{me} Revéllia et de M. Mey, deux artistes aimés du public stéphanois. A huitaine, un compte rendu des nouveaux débuts, ainsi que des détails sur la revue en préparation.

Notre toute charmante Alice la Suave, de pair avec Angèle la Suave, tient le haut du pavé de la bicherie stéphanoise. Ces deux adorables mondaines, dont les toilettes sont toujours épatantes, font l'admiration de nos grelottieux.

La mignonne Thérèse, dite Châteaufort, quitte ses appartements de la rue du Lycée, pour aller habiter rue de la Loire. Ses nombreux amis sont navrés de cela, pour cette raison très simple : connaissant les habitudes tapageuses de cette belle, ils savent très bien que l'on ne pourra pas impunément, dans son nouveau domicile, faire du chabanaïs jusqu'à quatre heures du matin. Mais qui diable a pu la décider à aller habiter la rue de la Loire ?

Deux mondaines de marque ont une discussion assez vive place Marengo. La première, voulant terminer cette querelle, dit à la deuxième : « Au fait, c'est inutile de discuter avec vous, vous avez toujours raison, vous êtes trop spirituelle pour moi ! » L'autre, qui n'a pas compris la signification du mot spirituelle, répond sur un ton plus qu'agréable : « Spirituelle, pas tant que vous, madame ! »

Une nouvelle mondaine, arrivant de Lyon, est depuis peu à Saint-Etienne, nous ne savons encore son nom, d'un certain âge, vêtue de noir, elle a un certain chic, ce que nous lui reprochons, c'est chaque fois qu'elle est à l'Eden, elle critique chaque artiste indifféremment. Nous l'engageons à être modérée dans ses appréciations.

Les affaires de Jenny l'Allemande ne vont donc pas ? On nous apprend que cette impure s'entretient comme ouvrière chez une modiste de notre ville. C'est ce qui nous explique la mise peu brillante dans laquelle se trouvait cette prétentieuse catapaltueuse, jeudi soir, rue de Paris.

De plus en plus rare dans le monde où l'on s'amuse, la suave Marie G... Constatons que cette belle a un chic particulier pour se vêtir, et si la jalousie de son nabab n'était pas aussi terrible, et qu'il la laissât sortir un peu, cette nébuleuse serait une de nos plus épatantes v'lans pipettes.

Notre prochain numéro contiendra plusieurs révélations épatantes qui surprendront nombre de nos lecteurs. A huitaine.

RAOUL DE SAUVERNY.

Poignées de Nouvelles

La toilette est l'arme par excellence de la femme ; c'est du moins ce qu'en pense la délinquante Aimée, à en juger par la jolie toilette qu'elle portait vendredi dernier.

×

Suzanne est furieuse. Dieu ! quel malheur ! Quand je pense qu'elle brise avec une désinvolture sans égale les meubles de ses appartements, j'en tremble, et je crains que mes pauvres épaules éprouvent un jour le même sort. Un peu de modération, voyons, vous savez bien qu'on prend plus de mouches avec le miel qu'avec les coups.

Clermont-Tonnerre a ceint sa poche et tablier blanc, pour se consacrer au service de Gambirinus, à la Maison-Dorée.

Dolores, ex-artiste de l'Eden, a suivi cet exemple, et lâche la culture des arts pour le bock.

Nous apprenons qu'une mondaine très connue dans notre ville est sur le point, pour son amabilité et son esprit, de tater du conjungo. Mais soyons discrets, et taisons son nom.

Un de nos amis, très au courant des choses, nous demande s'il y aura de la fleur d'orange ? Nous n'y voyons aucun inconvénient.

×

Le Café-Neuf est un heureux veinard qui possède Edmée. Elle est blonde comme les blés, plus blonde que la bière qu'elle sert avec tant de grâce.

MARSEILLE

Bureau de la rédaction et boîte du journal : rue Glandevès, 10. Adressez toute correspondance concernant Marseille à F.-L. Camoins, rédacteur en chef.

GRAND-THÉÂTRE

Nous pouvons ainsi résumer la semaine théâtrale : Faust, donné avec un changement dans les rôles, M. Seguin, baryton, remplissant celui de Méphistophélès ; la quatrième représentation d'Aida, avec une affluente nombreuse d'amateurs, et le troisième début de M. Seguin dans Hamlet.

Disons à ce propos que l'admission de cet artiste a été saluée par de vifs applaudissements et elle nous assure, par ce fait, de bonnes et agréables soirées.

Bientôt l'Africaine et le Pré aux Clercs.

GYMNASÉ

La vogue s'attache véritablement à notre seconde scène ; nous citons en passant le succès qu'obtient notre vaillante troupe d'opéra-comique dans la Péri-chole, où MM. Malo, Favart, Castelain, Homerville et M^{me} Nixau et Thèves récoltent chaque soir de nombreux applaudissements.

J. DE VALRY.

PALAIS DE CRISTAL

Le succès de cet établissement s'affirme de jour en jour. L'affluence des spectateurs qui viennent tous les soirs applaudir des artistes tels que MM. Clavier, ex-pensionnaire de notre Grand-Théâtre, Mansuète, fort ténor, Clovis, un comique des plus réussis ; M^{lle} Marthy Marty, tyrolienne, étoile de l'Alcazar d'hiver, etc., etc., le prouve surabondamment.

Quant à nous, nous ne sommes nullement étonnés de la faveur du public, car les directeurs de cette salle paraissent avoir pour but d'acquiescer à leur goût les chanteurs les plus en vue, les excentricités les plus goûtées, aussi nous ne croyons pas nous avancer en affirmant que le tout Marseille passera cette semaine dans la grandiose salle du Palazzo.

CIRQUE RANCY

Ainsi que nous le promettons dans notre précédente chronique, nous allons rapidement donner un aperçu des principaux artistes composant cette troupe équestre.

A tout seigneur tout honneur. M. Alphonse Rancy, un sportsman accompli, nous émerveille à chaque représentation. Immédiatement après, nous devons citer G. Palmer, les frères Gozzini, les bémols, dans leurs originaux excentricités musicales ; miss Jenny O'Brien, miss Maryland, M^{lle} Gautier ; M. Gilbert, un jockey exordinaire, et bien d'autres dont les noms nous échappent.

Tous les soirs la pantomime-féerie, Peau d'Ane, est jouée devant un public nombreux et obtient un franc succès.

La clôture de cet établissement ayant lieu le 20 avril, nous invitons nos lecteurs à rendre visite à cette pléiade d'artistes au talent reconnu.

F.-L. CAMOINS.

CHRONIQUE MONDAINE

Mystère du grand Monde.

Il n'est bruit depuis une semaine, en Bourse de notre ville, que de l'affaire suivante, dont les personnages sont bien connus dans notre monde commercial et maritime.

M. X... entretenait des relations illicites avec M^{me} Z... Les entrevues avaient lieu assez régulièrement dans un landau capitonné de bleu (1), où les deux amoureux roucoulaient à leur aise, loin des regards méchants et sous la surveillance d'un bon vieux cocher qui ne troublait nullement les deux instants consacrés à Vénus. Pour leur malheur, M. Z... finit par s'apercevoir (un peu tard, c'est vrai) que sa chère moitié avait gratifié son front d'un ornement aussi élégant qu'incommode à porter. S'armant de courage, il organisa une souricerie (2) où nos deux tourtereaux ne tardèrent pas à se faire prendre.

La partie comique de cette histoire, est que la même voiture qui servait à leurs ébats adultérins, les conduisit au violon municipal, où les deux coupables doivent méditer à l'heure qu'il est, sur l'inconstance des choses de ce monde.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant, autant qu'il nous sera possible de le faire.

×

L'aristocratique quartier Pierre Puget est un bien bon endroit pour un chroniqueur mondain, désireux de glaner de ces jolis petits mystères qui font toujours plaisir à nos charmantes lectrices.

C'est ainsi que mardi dernier, je faisais ma promenade nocturne et me trouvais, sans trop le savoir, vers 9 heures et demie, près la rue de l'Arseuil.

Mes idées étaient tellement embrouillées ce soir-là, que je ne faisais nullement attention où mes pas me conduisaient. Soudain, un choc violent me rappela à la réalité qui n'est rien de bien agréable, car je me trouvais en présence d'un gaillard pour qui la patience n'est sans doute qu'un vain mot, mais qui, quoique étant dans son droit, fut le premier à me faire les excuses banales exigées en pareil cas ; excuses que je m'empressai d'accepter. J'allais continuer ma route, lorsque mon attention fut éveillée par le bruit d'une fenêtre que l'on entrouvre, et je vis une tête d'un blond roussâtre qui examinait anxieusement les rares passants. A la clarté de la lune, je reconnus... Qui ? M^{me} T..., qui laissait tomber un papier au pied de celui qui venait, un moment avant, de me tirer de ma rêverie. Et puis... la fenêtre se referma. Le monsieur (1) en question, ramassa le poulet, le lut à la clarté du plus prochain reverbère, et murmura entre ses dents la phrase que voici : Ah ! Elle me la fait à la pose ce soir ! nous verrons ça demain !... Et dire que le triste sire à qui M^{me} T... accorde ses bonnes grâces, n'est autre que le piqueur d'un ami de son mari. O amour ! où vas-tu te loger.

×

Puisque nous sommes en plein dans les mystères, nous pourrions (mais nous ne le ferons certainement pas) nommer le prénom et même le nom de certaine grande dame qui, le soir venu, se rend rue Breteuil, n^o 11, à deux pas de chez elle. Que va-t-elle y faire ? Vous êtes bien curieux ! Du reste, son absence est très courte, une demi-heure tout au plus. C'est bien peu, avouons-le !... et après quoi, elle regagne le domicile matrimonial où Monsieur doit bientôt rentrer !... Voulez-vous savoir le fin mot de l'histoire ?

Oui ! Eh bien, demandez des renseignements à la bonne, qui vous répondra, je le sais par expérience. Madame veut se faire docteur ! ! !

J.-C. D'EPAZ.

×

Une indiscretion... non, mais bien de l'intérêt envers une gracieuse compatriote du nom de Cl... Est-ce la maladie, les petits chagrins, le voyage des climats plus doux, qui retiennent cette élégante et charmante citadine loin du bruit, du mouvement, des plaisirs et des attractions ? Ou bien, comme la Madeleine de Provence, goûte-t-elle en un lieu solitaire, des charmes de la méditation ? sous mon rocher du quai de Pierre-Seize, il me semble voir cette jolie pénitente, quel charmant tableau, par ma foi !

CLERMONT-FERRAND

Chronique mondaine.

Nous avons aperçu Germaine Phylloxera au Provisoire. Votre corsage crème sur une jupe de satin noir ne produisait pas tout l'effet désirable. Marguerite M... t en manteau de velours broché marron avec les parements des poches en faille bleue morte, a obtenu beaucoup de succès à Jaudé dimanche soir, à sa sortie de la musique. Louise et son amie la Parisienne méritent aussi des félicitations, cette dernière dans une toilette réseda ornée de velours noir rayé de rouge et jaune, était coiffée d'un chapeau fort original. Nous mentionnerons également à la Taverne flamande, penant une représentation de la Favorite, le passage de Thyda Solci, une étoile que le Casino des Variétés possède actuellement et dont la chevelure ressemble à un rayon du grand Phobus. Cette charmante épinglée mérite bien son nom, elle a les doigts et les oreilles constellés de bijoux et de pierrieres. — Fanny Sainte-Barbe, toujours dans nos murs, assistait jeudi dernier à la première représentation des Petits Mousquetaires, elle était accompagnée de l'inévitable Izoline.

On nous assure que Sophie l'Impératrice aurait participé l'autre semaine à une saturnale abracadabrante, en compagnie de sa blonde camarade ; nous prenons nos renseignements et donnerons, s'il y a lieu, de très amples détails.

Marie Chabon est de retour, elle a repris le tablier à Desaix ; vous n'avez donc pas suivi le joli brun qui vous avait enlevée de la Taverne ? Peut-être le reverrez-vous bientôt.

V. DE GIVRY.

CETTE

Nina et sa cousine Louise continuent chaque jour leurs promenades enlandau dans des toilettes ravissantes.

Louise T. S. a enfin trouvé le nabab qu'elle cherchait ; la voilà en ménage. Elle habite, dit

CHANGEMENT DE DOMICILE

LE SAMEDI 10 AVRIL PROCHAIN

OUVERTURE DES NOUVEAUX MAGASINS

DE LA

BELLE JARDINIERE

SUCCURSALE DE LYON

11, RUE DU BAT-D'ARGENT, 11

Angle de la Rue de la République

M^{me} BUSSY 92, rue Duguesclin, à Morand. — Ecritures publiques et privées. Correspondances diverses.

FLEURS NATURELLES
BOUQUETS
POUR
Mariages, Fêtes, Soirées
etc., etc.

40

ABONNEMENTS
POUR
Arbustes & Fleurs coupées

40

COURONNES MORTUAIRES

FABRIQUE
DE
PAINS D'ÉPICES
BISCUITS DE REIMS & PATISSERIES SÈCHES

HORS CONCOURS A L'EXPOSITION INTERNATIONALE NICE 1884

NINOT
Rue d'Enghien, 20, LYON

MARIAGES

Veuf, 30 ans, petites rentes, épouserait demoiselle ou veuve sans enfant, âge en rapport avec le sien. Ecrire F. G. 3, au journal.

Jeune femme divorcée, 25,000 fr. de rente, épouserait officier en retraite, décoré. I. L. 6, bureau du journal.

Jeune homme, 21 ans, offre un beau nom à demoiselle riche de 18 à 25 ans. Envoyer photographie. P. O. 8, bureau du journal.

Veuve riche, 38 ans, ayant deux enfants : garçon de 7 ans, fille de 14, épouserait officier ou marin en retraite, ne tient pas à la fortune. X. B. 11, bureau du journal.

Un jeune écrivain d'avenir, très distingué, famille honorable, épouserait jeune fille ou veuve, fortune. A. V. Bureau du journal.

Orpheline 19 ans, dot 100,000 fr., héritière d'un oncle 500,000 fr., épouserait jeune homme élégant, instruit, ayant situation financière ou commerciale. Ecrire au journal, M. O. 7.

Jeune fille 22 ans, trois ans de séjour à Londres comme institutrice, épouserait professeur de piano ou de langues. N. R. 10, bureau du journal.

Jeune homme très distingué, carrière libérale, connaissant le monde, épouserait dot sérieuse et relations politiques, ne tient pas à la beauté. C. O., bureau du journal.

Jeune homme, 27 ans, physionomie agréable, surnuméraire percepteur, épouserait orpheline ayant bonne dote. K. B. Bureau du journal.

Le journal n'étant qu'un intermédiaire officieux, son rôle se borne à remettre aux intéressés les lettres qui parviennent à leurs initiales, leur laissant le soin d'y répondre.

AUX ARCHERS

8, Rue Saint-Dominique, 8

— LYON —

CHAUSSURES HAUTE NOUVEAUTÉ

Pour Hommes, Dames, Fillettes & Enfants

ARTICLES DE SOIRÉES, BALS, ETC.

8, Rue Saint-Dominique, 8
LYON



J'INSTRUIS, JE GUIDE
ET JE CONSOLE

M^{me} **Blanche de Nerval**
Célébrité Egyptienne et Italienne

AVENIR CERTAIN

PAR LES
CARTES ET LES LIGNES DE LA MAIN

9, place des Terreaux, au 5^{me}
LYON

MAGNÉTISME

Expériences diverses, séances particulières. Renseignements de toute nature. S'adr. au bureau du journal, R. B. 37.

M^{me} **CLAUDIA**

11, Rue Cuvier, au 2^{me}
Avenir par les Cartes et la Main
SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE

Renseignements sur les maladies
et les événements de la vie

REÇOIT TOUS LES JOURS

11, Rue Cuvier, 11, au 2^{me}
LYON

GANTS

BOULADE-SIRAND & C^{ie}
LYON, RUE CENTRALE, 32

Maison de Ganterie la plus importante de Lyon
et seule possédant la haute nouveauté

GANTS POUR SOIRÉES ET BALS

CHANGEMENT DE DOMICILE



M^{lle} **JEANNIN**

Sage-Femme Jurée

TIENT DES PENSIONNAIRES

Soins assidus. — Discretion

CONSULTATIONS ET RENSEIGNEMENTS PAR CORRESPONDANCE

Reçoit de midi à 4 heures

COURS DES CHARTREUX, 2, angle du boulevard de la Croix-Rousse

Boite en Ville : 3, rue de la Platière, 3

BONNE OCCASION

Joli Phaëton Américain

A VENDRE

TOUT ATTELÉ, FOUET EN MAIN

S'adresser rue Tête-d'Or, 56, au chantier

A LOUER

Près le cours Morand

SALON GARNI

avec Alcôve

au 1^{er}, au-dessus de l'entresol

S'adresser, rue de Sèze, 27, au concierge.

SALLE A MANGER

Six Chaises et Table à rallonges

Chêne sculpté, bon état

à céder dans des conditions exceptionnelles.

3, rue Palais-Grillet, au 1^{er}

RENSEIGNEMENTS

M^{lle} **LAURE**

AVENIR PAR LES CARTES, GUIDE ET CONSOLE

Rue de Castries, 6, au 3^{me}

— LYON —

Traite par Correspondance

Place Saint-Nizier, rue Mercière toute la rue des Bouquetiers

Ancienne Maison

MOUTH

Aujourd'hui et jours suivants

GRANDE MISE EN VENTE

DE

Confections, Costumes, Jupons, Robes de chambre, Matinées, Lainages, Nouveautés, Draperies, Flanelles, Tapis, Blanc, Toile, Rideaux, Services de table, Couvertures, Couvre-pieds, Châle des Indes, Français et tartans, Deuils, Soieries, Foulards, Parapluies, Articles de Paris, etc., etc.

OCCASIONS EXTRAORDINAIRES

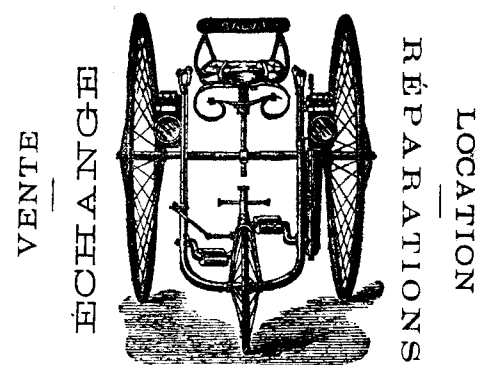
A tous nos rayons, une grande quantité de Coupes et Coupons seront vendus avec des différences de plus de 50 pour cent.

CORBEILLES DE MARIAGE

M^{me} **BAYARD** a l'honneur de prévenir le public qu'elle a rouvert son cabinet de cartomancie, rue de la Charité, 53, au 3^e, de 11 heures à 6 heures.

J. THOMAS

Ancienne maison J. VIENNET & C^e
5 et 7, rue Bugeaud, LYON



CATALOGUE FRANCO

LYON S'AMUSE

Journal Littéraire, Satirique et Mondain

Se trouve chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et dans tous les Kiosques.

VENTE EN GROS CHEZ M. ÉVRARD, RUE DES ARCHERS, 17